

Title: "On a fait passer dans les grandes salles des films qui n'y seraient jamais entrés"

A 88 ans et des poussières ("mais ne mettez pas les poussières" me souffle-t-il en riant) Jean-Pierre Goux Pelletan a tenté d'essorer pour nous ses souvenirs du temps où le "Cinéclub de Beyrouth" drainait dans les années 60 et 70 des centaines de membres chaque semaine. La guerre a mis fin à l'aventure mais Goux Pelletan a continué à écrire sur le cinéma dans la presse libanaise, jusqu'au moment où il a dû quitter Beyrouth pour cause de maladie, il y a plus d'un an.

De Montpellier en France, il refait un peu le voyage pour nous.

Entretien avec Jean-Pierre Goux Pelletan, membre fondateur du Cinéclub de Beyrouth.

Daikha Dridi

Comment avait commencé pour vous l'aventure du "Cinéclub de Beyrouth"?

C'était au début des années 60, j'étais responsable des chroniques cinéma au quotidien *L'Orient-Le Jour* et j'animais aussi une émission à la radio sur le cinéma. Avec six ou sept amis grands cinéphiles libanais on s'était réunis et on a formé un comité de fondation du cinéclub, parce que à cette période il y avait une demande généralisée des cinéphiles qui nous lisaient...

Pourriez-vous m'en dire un peu plus sur le contexte du pays et de Beyrouth à ce moment-là...

À l'époque le Liban était calme. On avait un public de tous âges, toutes origines, qui venaient de tous les milieux sociaux, à ce moment là il n'y avait pas encore de tensions politiques.

Où avaient lieu les projections?

D'abord nous avons commencé dans la salle de projection d'un lycée mais c'était très vite devenu trop petit car on avait de plus en plus de membres, et on a donc fini par projeter les films dans les salles de cinéma.

Qu'est-ce qui motivait le choix des films que vous projetiez?

Une qualité évidente et surtout un souci de révéler au public libanais un cinéma qu'il ne connaissait pas, comme les grands films classiques soviétiques et par la suite le cinéma russe, le cinéma indien, le cinéma japonais, iranien. C'était notre mission en quelque sorte. Et comme nous avons une position privilégiée de journalistes pour des contacts avec les attachés culturels de ces pays, ils nous envoyaient parfois par leur propre initiative la copie d'un film pour une seule projection dans le cinéclub et on la leur retournait ensuite. On a ainsi révélé au public libanais les classiques évidemment d'Eisenstein et tous les grands cinéastes soviétiques, on a révélé des Japonais comme Kenji Mizoguchi, des Américains non commerciaux comme John Cassavetes.

Le cinéclub s'autofinçait-il ou est-ce qu'il bénéficiait de subventions?

Oui très rapidement le cinéclub a réussi à s'autofinancer, ses recettes servaient uniquement au fonctionnement du cinéclub et c'était la seule association culturelle au Liban qui ne recevait pas de subventions.

Quel était le public qui fréquentait le cinéclub?

Le public était seulement constitué de membres parce qu'on avait enregistré un peu plus de cartes d'abonnement qu'on avait de sièges! C'était très simple et c'était très bien, peut-être qu'il y avait une majorité de jeunes, mais il y avaient tous les âges, aussi tous les milieux sociaux.

Avez-vous des souvenirs des débats?

Oui c'était très bien: c'était très ouvert, très libre, tout le monde restait après la projection pour les débats. Les débats avaient lieu avec des cinéastes invités, comme par exemple Jacques Tati qui était venu pour *Les vacances de monsieur Hulot*, Youssef Chahine, Alain Renais, Henri Langlois qui nous avait beaucoup aidé, qui était venu au nom de la Cinémathèque française et nous apportait des anciens films rares.

Mais surtout nous avons proposé une entente aux propriétaires de salles et distributeurs, comme nous avons un peu la presse du cinéma entre les mains, nous les encourageons à passer certains films dans leurs salles après l'avant-première au cinéclub et nous garantissions une campagne de presse à la sortie du film dans les salles, ce n'était pas de la publicité puisque c'est nous qui choisissons les films et que nous les aimions, on le faisait parce que sinon ce genre de films ne seraient jamais sortis en salles.

C'était le cas par exemple de *Sourires d'une nuit d'été* d'Ingmar Bergman, ou *Shadows* de John Cassavetes.

Des souvenirs d'un grand succès auprès du public?

Oui, *La guerre est finie* d'Alain Renais sur la guerre en Espagne, il était venu lui-même au Liban avec une copie spécialement tirée pour la projection du cinéclub parce que le film avait été coupé, ce n'était pas exactement interdit de le passer mais les ambassades françaises avaient, à l'époque, fait circuler le mot d'ordre pour qu'on ne projette pas le film dans nos pays. Eh bien nous, nous avons usé d'un subterfuge avec la complicité de l'attaché culturel français, cinéphile et très compréhensif que je n'ai pas oublié, et nous n'avons pas annoncé le titre du film, on a dit simplement: "Le film que vous savez".

Quand a été prise la décision de fermer le cinéclub ?

Le cinéclub a duré jusqu'en 75, au début de la guerre du Liban et n'a jamais plus repris. La décision de fermer le cinéclub s'est imposée d'elle-même, il y a eu un grand flottement au début, mais les salles ne fonctionnaient plus normalement, alors comment voulez-vous qu'on réserve une soirée pour le cinéclub d'autant plus que c'était en soirée et les gens sortaient beaucoup moins.

Mais après la guerre ça n'a jamais repris, beaucoup de jeunes avaient quitté le pays.

Dans les autres pays arabes aussi les cinéclubs ont survécu jusqu'aux années 80, mais aujourd'hui ce phénomène n'existe plus, pourquoi selon vous?

Vous le savez, le contexte ne s'est pas du tout amélioré pour tout ce qui est culturel au Liban y compris, je veux parler du contexte socio-politique. Et au Liban les tensions se

sont accentuées, la division entre clans politiques, le milieu social a évolué avec tous ces gens qui émigraient ou qui changeaient de quartiers, de villes, en résumé, cela aurait posé trop, beaucoup trop de problèmes insolubles de faire fonctionner un cinéclub au Liban.

Des problèmes de censure vous voulez dire?

Pas forcément... je voudrai d'ailleurs à ce propos, rendre hommage à des gens qui nous ont beaucoup aidés, qui s'étaient occupés de tous les problèmes administratifs, censure, etc. Nous avions à l'époque un ami qui avait passé un accord en vertu duquel on nous faisait confiance au Cinéclub de Beyrouth de ne pas importer des films qui n'auraient pas convenu... au contexte politico-social du Liban, je veux dire par là par exemple des films israéliens, il ne me serait d'ailleurs jamais venu à l'idée d'en amener, ou des films au contenu trop osé... vous me comprenez... Mais on a pu fonctionner normalement.

Vous-même, quand êtes-vous arrivé au Liban et comment êtes vous tombé amoureux du cinéma?

Je suis arrivé au Liban ... à la veille de la 2^e guerre mondiale en 1939, j'étais obligé de faire mon service militaire mais si je devançais l'ordre d'appel j'avais le droit de choisir où aller. Comme je ne voulais pas faire mon service militaire dans une vague sous-préfecture sans intérêt en France et comme je rêvais déjà de l'Orient, j'ai choisi d'aller au Liban. C'est à Beyrouth, sous mandat français, que j'ai connu ma femme libanaise. A l'indépendance, j'ai obtenu la nationalité libanaise et je suis resté, puisque tout le monde me laissait une liberté complète au journal et à la radio. Je n'ai quitté Beyrouth qu'un peu précipitamment à cause de la maladie, c'était un peu avant le conflit de l'été dernier avec Israël.

Je suis cinéphile depuis mon âge le plus tendre, ma mère me traînait au cinéma depuis tout petit, je me rappelle encore les derniers films muets...